

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

20 mars 2022

Carême 3

Pasteur Eric Trocmé

Texte :

Luc 13, 1-9

Notes bibliques

Contexte, notes et remarques.

Le récit se situe lors de la montée vers Jérusalem. Jésus rencontre une forte opposition, le manque de foi est patent, les appels à la conversion se multiplient. Pour faire bouger, évoluer, changer les images d'un Dieu figé dans une conception de la justice divine mortifère (péché = châtement), Jésus utilise le langage des paraboles. Au lieu d'un jugement débouchant sur la mort, il s'agit de faire découvrir un amour, une libération, une patience.

Le texte proposé comporte deux parties : le double appel à la conversion (v. 1 à 5) et la parabole du figuier stérile (v. 6 à 9)

v. 1 : Le massacre a été épouvantable. Quelles raisons l'ont-elles provoqué : représailles suite à une agitation anti-romaine, nervosité de soldats impressionnés par les foules venues à Jérusalem à l'occasion de la Pâques ? On ne le sait, toujours est-il qu'y apparaît associé le nom de Pilate. A l'horreur du drame s'ajoute le fait qu'il a eu lieu dans l'enceinte sacrée du Temple et qu'il a mêlé du sang humain à du sang animal, une profanation aux yeux du judaïsme pour lequel tout ce qui touche au sang est sacré.

v. 2 : « Parce qu'ils ont souffert de la sorte ». « parce qu'ils ont souffert de telles choses ». Derrière cette expression, l'idée qu'il ne peut y avoir qu'un seul lien entre crime et châtement : des péchés graves ont été sanctionnés, soit une logique divine prenant en compte l'état de péché ou de sainteté des gens. Cette sorte de rétribution temporelle permet de donner du sens à un événement dramatique, de se dédouaner et de se rassurer à bon compte.

v. 3 : « Non, je vous le dis ». La réponse de Jésus est sans ambiguïté, on la retrouve au verset 5. Jésus récuse toute idée de corrélation entre le massacre et la culpabilité des Galiléens.

« Se convertir », « se repentir », étymologiquement « penser après », d'où « changer d'avis ». Tout homme étant pécheur, il s'agit de se tourner vers Dieu pour y trouver la vie.

v. 4 : Pour renforcer encore son propos, Jésus cite un second drame, l'effondrement de la tour de Siloé, 18 victimes, mortes du simple fait



de s'être retrouvées là au mauvais endroit et au mauvais moment. Si dans l'exemple précédent, il était possible de soupçonner les Galiléens d'être de mauvais croyants, il s'agit là d'un malheur imprévisible.

v. 5 : Reprise du verset 3, Jésus renouvelle son appel à la conversion.

v. 6 : Jésus ne répond pas aux interrogations humaines concernant la présence du mal et de la souffrance, le pourquoi infini de la mort. Il réitère son propos d'une vie résolument tournée vers Dieu, vers un avenir possible, en l'explicitant par une parabole.

Il s'agit là d'une scène ordinaire de la vie agricole : il était courant de planter des figuiers dans une vigne, des arbres qui ne demandent pas de soins compliqués, juste un peu d'eau de temps en temps.

Celui qui a planté ce figuier, se réjouissant par avance de ses fruits et de son ombre, ne peut que constater que son attente a été déçue.

v. 7 : « Voilà trois ans que je viens chercher du fruit ». Trois ans est le délai normal pour qu'un figuier donne des fruits. Le propriétaire est régulièrement venu vérifier la croissance de l'arbre, la dialogue qu'il va tenir avec le vigneron ne cache aucune acrimonie. Ce qu'il demande « coupe-le », est légitime.

v. 8 : Le vigneron se fait intercesseur, il demande un délai supplémentaire au cours duquel il ne se contentera pas d'attendre, mais où il travaillera à nouveau pour permettre au figuier de produire, en utilisant au besoin du fumier. Un temps de patience, une nouvelle espérance s'ouvrent.

v. 9 : La parabole s'achève par un sursis, sans que l'on ne connaisse la décision du propriétaire. C'est à l'auditeur de Jésus de se saisir du récit.

En langage théologique, la théodicée s'interroge sur la relation existant entre le malheur et la justice de Dieu. Si Dieu est bon, pourquoi ces drames, ces catastrophes ? Ceux qui sont touchés sont-ils plus coupables que les autres ? Sont-ils punis pour leur(s) péché(s) ?

Face à de telles interrogations - pourquoi est-ce arrivé ? pourquoi moi ? - Jésus ne répond pas. Il refuse la logique de la rétribution, il ne donne aucune explication à ces morts injustes, scandaleuses, il ne cherche pas d'excuses auprès de Dieu, il ne parle pas d'un paradis, d'un au-delà où les victimes seraient plus heureuses que dans ce monde baigné de larmes. Il constate et souligne même la proximité du malheur.

La manière de réagir aujourd'hui face à de tels drames consiste à chercher une cause. Il est possible de la trouver dans diverses explications : politiques, médicales, dans diverses négligences. Mais tous ces raisonnements ne peuvent empêcher le mal-être, les regrets, les culpabilités, les remords, les souffrances. Et que dire face à la mort d'un enfant ou celle de l'innocent ? Plutôt que de s'enfoncer dans la douleur du mal inexplicable, du malheur injustifiable, ne faut-il pas affronter le fait qu'il n'y ait aucune explication, un silence, un non-sens à affronter ? Pour ainsi ne pas laisser à la mort le dernier mot et laisser à Dieu le soin de pousser vers la vie.

Dans les récits et dans la parabole, nous est présenté un temps urgent, mais non oppressant. Face à notre condition mortelle et pécheresse, notre existence est appelée à devenir une vie devant Dieu, une vie libérée, appelée à produire des fruits nourrissants : nous sommes assurés de l'amour du vigneron, un Dieu qui prend soin et prend le temps de la patience.

Prédication

Vous avez très certainement été un jour ou l'autre interpellés par des personnes se présentant toujours deux par deux et qui, s'appuyant sur les différentes peurs qui traversent notre humanité et sur quelques passages apocalyptiques, vous ont proposé d'échapper à ce monde pécheur et au jugement, dont les signes avant-coureurs sont là, en vous convertissant à Jéhovah.

Notre connaissance biblique, notre refus d'une religion basée sur la crainte d'un Dieu vengeur et d'un au-delà menaçant suffisent en général à rapidement clore une discussion qui s'avère inutile et à refermer la porte.

Pourtant, lorsque nous nous reportons à l'évangile qui nous est proposé en ce jour, nous ne pouvons manquer d'y découvrir, à première lecture, une attitude de Jésus quasiment voisine : il s'appuie sur deux catastrophes et sur l'effroi qu'elles suscitent pour appeler à la conversion.

Certes et bien heureusement, nous connaissons des personnes transformées par des événements dramatiques qui les ont conduites à découvrir le Dieu de Jésus-Christ.

L'on peut néanmoins s'interroger : ces paroles sont-elles audibles, ne sont-elles pas une manière de s'emparer du désarroi, de l'inquiétude, de l'angoisse, pour placer une marchandise religieuse à base de destruction, de peur, de mort ?

En quoi sont-elles bonnes nouvelles ?

« En ces temps-là, quelques personnes vinrent raconter à Jésus comment Pilate avait fait tuer des Galiléens au moment où ils offraient des sacrifices à Dieu. » La scène est d'une violence extrême. Lors des fêtes de la Pâque, au moment où Jérusalem grouille de pèlerins, le pouvoir d'occupation sous l'autorité de Ponce Pilate a perpétré un massacre, non seulement dans un lieu sacré, l'intérieur de l'enceinte du Temple, mais aussi et surtout en y mélangeant le sang des humains à celui des animaux, soit une profanation insupportable, tout ce qui touche au sang est tabou, une répression délictueuse. L'indignation est à son comble, la réprobation totale et ces gens bouleversés qui viennent trouver Jésus ne sont pas des scribes ou des Pharisiens soucieux de le piéger. Ils s'interrogent et l'interrogent en profondeur.

Et Jésus leur répond : « Croyez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens parce qu'ils ont souffert de la sorte ? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également. »

Il y a l'actualité médiatique brûlante, celle dont tout le monde parle. Face à elle, Jésus opère une première distanciation. Il a perçu que les personnes venues relater ce fait divers établissaient un lien de cause à effet entre l'événement dramatique et la culpabilité des victimes : un drame aussi épouvantable, en plein cœur d'un acte religieux, le seul qu'un laïc pouvait accomplir en cette période, peut-il advenir sans que Dieu ne le veuille ? Dans l'évangile selon Jean (9/2-3), les disciples s'interrogent de même en questionnant Jésus au sujet de l'aveugle de naissance : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? ».

Un juif pieux pouvait effectivement trouver un sens à la mort des Galiléens en interprétant ce drame comme le résultat d'une volonté divine prenant en compte les péchés des gens, connus ou supposés. Un système tout à la fois rassurant, je ne suis pas touché, je reste saint, et pratique, tout s'explique.

Mais Jésus contredit nettement : « Non, je vous le dis ». Il refuse et dénonce tout rapport direct entre le massacre et la culpabilité, réelle ou supposée, des Galiléens. Il récuse tout lien de cause à effet entre culpabilité et catastrophe, il dénonce l'idée d'une justice divine fonctionnant de manière comptable : péché entraîne punition, sainteté entraîne récompense et bénédiction. Comment défendre une telle conception, un tel visage de Dieu

face à la mort de l'innocent ou à celle de l'enfant ? A l'inverse de cette interprétation, Jésus proclame un Dieu résolument tourné vers la vie. Il n'annonce pas à ses auditeurs une mort prochaine s'ils ne se repentent pas, il les invite à changer en vue de la vie, à se convertir, à se tourner vers Dieu.

Jésus aurait pu en rester là. Il va pourtant renforcer son propos en rappelant un autre fait divers qui lui aussi a fortement marqué les esprits. A la différence du massacre de Jérusalem qui aurait pu laisser entendre que les Galiléens étaient de mauvais croyants, l'écroulement d'une tour est l'exemple type d'un malheur imprévisible : « Ces dix-huit personnes que la tour de Siloé a écrasées en s'écroulant, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne changez pas de comportement, vous mourrez tous comme eux. » Le discours se radicalise, à nouveau ponctué par « Non, vous dis-je » : Dieu n'est pas derrière l'accident qui s'est produit tel ou tel jour, à tel endroit, et a fait tant de victimes et la mort n'est pas seulement celle des autres, de pèlerins venus d'ailleurs : elle peut toucher chacun, pas plus coupable qu'un autre. La mort est là, toujours injustifiable.

A l'heure actuelle, même si ce type d'interprétation a pu reprendre quelques couleurs face à la pandémie, seuls certains cercles religieux restent encore accrochés à l'idée que le malheur survient comme jugement ou châtiment de Dieu en réponse à une faute.

Mais si cette idée est récusée, certaines réflexions s'en font encore l'écho : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter cela ? » ou se retrouvent sous une forme sécularisée. Toute catastrophe, tout dysfonctionnement conduit à rechercher un ou des coupables. L'effondrement de la tour de Siloé ne manquerait pas aujourd'hui de trouver en l'architecte ou en la municipalité les responsables tout désignés d'incompétences condamnables (avec comme corollaire pour tous ceux qui se dévouent pour le bien commun une responsabilité accrue face à tous les aléas et tous les imprévus, limitant dans les faits les désirs d'engagement et renforçant les culpabilités).

Ajoutons à cela que lorsqu'il s'agit de tremblements de terre, d'éruptions volcaniques, de tsunamis, l'impuissance humaine ne cesse pas pour autant d'en rechercher les responsables, une attitude bien plus réconfortante qu'une incertitude pesante. Elle se tourne alors vers l'image de Dieu la plus à sa disposition. Mais pour la révoquer : « Comment a-t-il pu laisser faire cela ? » ; « S'il est le maître de toutes choses, n'en est-il pas l'auteur ? ». A l'heure actuelle, la catastrophe, lorsqu'elle se réfère encore à une interrogation métaphysique, met en cause Dieu, son action, sa puissance et surtout son existence. Elle conduit à déclarer « c'était écrit », sorte de fatalité floue, sans objet, ou encore : « c'est la vie », forme de désenchantement ne laissant de la place qu'au hasard.

Il y a quelques années, le président du Conseil National de l'Eglise Réformée de France, le pasteur Michel Bertrand soulignait cette réalité : « Nous avons pris l'habitude de zapper, de passer d'une souffrance à une autre ». Le bain médiatique dans lequel nous baignons nous fait en effet osciller entre une sorte de banalisation du malheur qui le fatalise, en fait un spectacle sans provoquer d'action, et une commisération, une émotion accrues et suscitées par la télévision et les réseaux sociaux qui cessent très rapidement de produire des effets. Qui se souvient encore de la dernière catastrophe survenue à nos portes ou à l'autre bout du monde, déjà éclipsée par un autre reportage au centre de toutes les attentions, seul sujet de notre préoccupation d'aujourd'hui, rumeur toute aussi importante et aussi vite dépassée que celle dont les interlocuteurs de Jésus viennent d'être les journalistes ?

Dans le récit évangélique, il n'y a pas de zapping. Jésus ne se fait pas voler la parole, il reste au centre et ce qu'il dit est décisif : plutôt que d'avoir comme disciples des spectateurs d'actions et des auditeurs de parole, il incite chacun à devenir acteur engagé. Face au chaos du monde, face au pourquoi du mal et de la souffrance, il interpelle chacun dans ce qui le concerne au plus intime : « Où se situe ta vie ? Quel sens entends-tu lui donner ? Comment la conduis-tu ? ».

Il ne résout pas la difficulté, il ne se lance pas dans une défense et illustration d'un Dieu caché derrière tout ce qui nous arrive. Il ne cherche pas à l'excuser, il ne parle même pas d'un paradis à l'intérieur duquel les victimes seraient plus heureuses que dans notre malheureuse vallée de larmes.

Mais il raconte une parabole, celle du propriétaire d'une vigne à l'intérieur de laquelle il a planté un figuier. Malheureusement, cet arbre qui procure de l'ombre et ne nécessite pas de grands efforts pour être cultivé, n'a produit aucun fruit après trois ans d'attente. Le maître a tous les droits de le couper.

Mais le vigneron proteste, il se fait intercesseur : « Maître, laisse-le cette année encore : je vais creuser la terre tout autour et j'y mettrai du fumier. Ainsi, il donnera peut-être des figues l'année prochaine ; sinon, tu le feras couper. » Il ne s'agit plus de détruire, mais d'entretenir, de sauvegarder, de soigner, d'encourager. Un temps nouveau s'ouvre qui libère du passé pour construire l'avenir.

Le Dieu dont Jésus témoigne est un Dieu dont l'action consiste à se faire proche des hommes pour les appeler à la vie. Face aux questions infinies sur le pourquoi de la mort, du mal et de la souffrance, Jésus invite à un avenir, l'avenir d'une vie aimantée par Dieu. Face aux pourquoi sans réponse, aux tentations de la déréliction, Jésus interpelle : « Pourquoi pas avec Dieu », à nos pourquoi sans réponse, il invite à un « pour quoi ? » en deux mots, plein de sens. Il y a, à nos côtés, un vigneron soucieux d'offrir à chacun le bonheur et la joie de s'enraciner dans le terreau de l'Evangile, du Royaume de Dieu en marche, et d'y produire du fruit.

I

Quelques propositions de textes liturgiques

Seigneur,
Merci pour nos questions et nos incertitudes,
pour nos doutes et nos tâtonnements.

Tu es le Dieu qui se laisse toujours chercher,
justement parce que toi tu nous a trouvés
Tu viens à notre rencontre
et tu fais toutes choses nouvelles,
aujourd'hui comme hier
lorsque nous en étions aux balbutiements de la foi.

Chaque jour est une nouvelle naissance,
chaque jour un recommencement
pour les grands débutants que nous sommes encore.

Ne nous laisse pas nous enfermer dans des habitudes
ni dans une compréhension figée des choses,
même si elle nous a nourris un temps.

Libère-nous des modes de pensée convenus,
renouvelle notre intelligence,
lave notre regard
afin que nous discernions le monde nouveau que tu fais advenir.

□ □ □

Dieu notre Père,
aux jours de désert intérieur, lorsque les mots sonnent creux
et que tout manque de relief, quand notre cœur nous accuse ...
Toi, Seigneur, tu nous enracines dans un souffle neuf !

Aux jours de lassitude où nous sommes épuisés par ce que nous vivons
et plus encore par ce que nous ne vivons pas, quand notre cœur nous accuse ...
Toi, Seigneur, tu nous enracines dans un souffle neuf !

Aux jours de solitude, lorsque le chemin vers les autres nous semble interminable ou barré,
quand notre cœur nous accuse,
Toi, Seigneur, tu nous enracines dans un souffle neuf !

□ □ □

Si vous vous croyez faibles, aujourd'hui, rappelez-vous que Dieu vous a toujours donné la force du lendemain.
Si vous vous sentez angoissés, aujourd'hui, rappelez-vous que Dieu vous a toujours donné la paix du lendemain.
Si vous êtes dans l'épreuve aujourd'hui, rappelez-vous que Dieu vous a toujours gardés dans l'épreuve.
Et si la route vous est cachée aujourd'hui, rappelez-vous que Dieu vous a toujours tracé à temps la route du lendemain.

□ □ □

Avec les témoins de Jésus-Christ
et avec celles et ceux qui l'ont servi à travers les âges,
nous affirmons notre foi :
Nous croyons en Dieu.
Malgré son silence et son secret,
nous croyons qu'il est vivant.
Malgré le mal et la souffrance,
nous croyons qu'il a fait le monde
pour le bonheur de la vie.
Malgré les limites de notre raison
et les révoltes de notre cœur, nous croyons en Dieu.
Nous croyons en Jésus Christ.
Malgré les siècles qui nous séparent du temps où il est venu, nous croyons en sa Parole.
Malgré nos incompréhensions et nos refus,
nous croyons en sa résurrection.
Malgré sa faiblesse et sa pauvreté,
nous croyons en son règne.
Nous croyons en l'Esprit Saint.
Malgré les apparences, nous croyons qu'il conduit l'Église.
Malgré la mort, nous croyons à la vie éternelle.
Malgré l'ignorance et l'incrédulité,
nous croyons que le Royaume de Dieu est promis à tous.
Amen.

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr